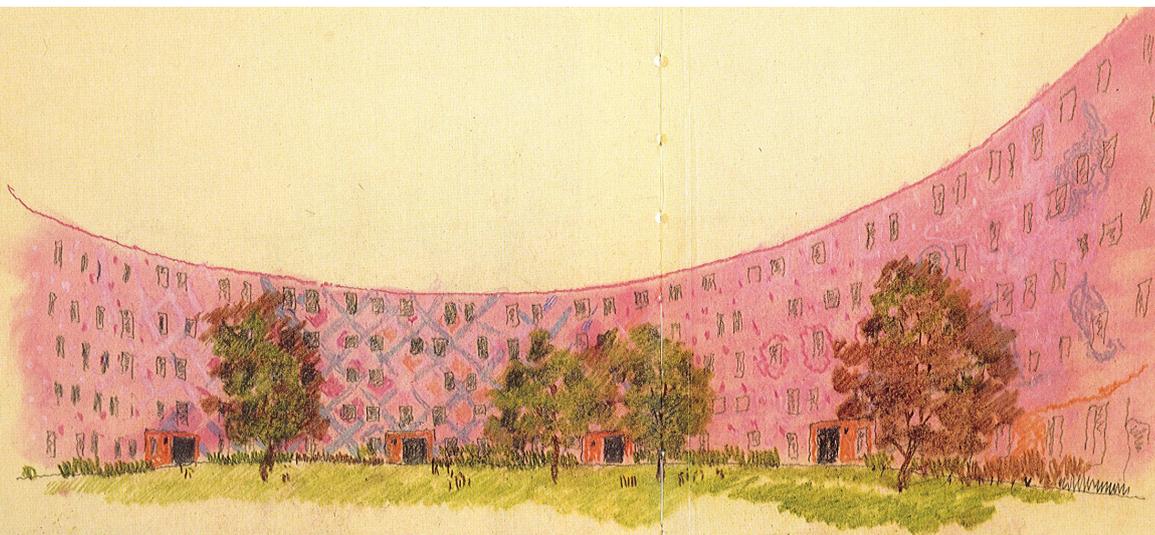


*Ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est son manque de tendresse*



SI CES BÂTIMENTS  
SONT ONDULÉS,  
LABYRINTHIQUES,  
CE N'EST PAS SEULEMENT  
PARCE QUE CELA ME SEMBLE  
JOLI À VOIR, C'EST PARCE QU'ILS  
CRÉENT DES REPLIS,  
DONC UN CERTAIN  
SILENCE,  
DONC CERTAINES POSSIBILITÉS  
DE RETRAITE. LE CONTRAIRE

ESQUISSE DES POSSIBILITÉS, SUGGÉRER  
D'AUTRES VIES. SE SOUVENIR DE SES SOUVENIRS

**Revue de presse**

## BULLE DE CULTURE / Mai 2018

***Avec Ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est son manque de tendresse, la Cie Légendes Urbaines a plongé le festival Théâtre en mai 2018 dans une réflexion sur les grands ensembles audacieuse et fascinante. L'avis et la critique théâtre de Bulles de Culture.***

*Ce sont trois jeunes chercheurs (Paule Schwoerer, Sylvain Fontimpe, David Farjon) qui s'immergent dans la logique des grands ensembles, de leurs utopies architecturales jusqu'à leurs écueils, leurs stigmatisations, leurs échecs. Les chemins de pensée que le trio dynamique nous invite à parcourir sont captivants et merveilleusement explorés.*

*Ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est son manque de tendresse : un dédale de bonnes idées*

C'est sur le mode de la discussion que le spectacle s'amorce. Tout au long de **Ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est son manque de tendresse**, Paule Schwoerer, Sylvain Fontimpe et David Farjon n'ont de cesse de nous plonger au cœur d'une réflexion en train de se faire. Si une telle entreprise est parfois périlleuse, le trio la met en œuvre avec un talent indéniable.

Trois personnages, trois points de vue : l'un est fasciné par les idéaux des architectes engagés pour imaginer les grands ensembles ; le deuxième s'intéresse au triste devenir de ces quartiers dits « sensibles » ; la dernière s'attache à entendre et à relever des témoignages d'habitants. Les aléas incessants entre les trois pôles sont d'une réussite épatante, et le texte – une écriture collective dirigée par David Farjon – est saisissant d'efficacité, d'humour, d'émotion.

Pour donner vie à toutes les idées qui germent sur le plateau, un dispositif scénique aussi impressionnant que pertinent : ce sont des cubes aux armatures métalliques agencables à l'infini, au gré des constructions évoquées. Mais leur agencement est justement savant et de ces cubes peut jaillir la lumière ou le son.

Une immersion urbaine

Confronter les utopies des architectes et la violence qui s'est développée dans les quartiers nés des grands ensembles, c'est devoir faire le constat d'un échec. Mais **Ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est son manque de tendresse** n'a rien d'un spectacle en lamentation. Le spectacle met ainsi merveilleusement en avant, à la lumière de très beaux témoignages, que la vie a été agréable dans les premiers temps des grands ensembles, à l'époque où leur population était mixte. Les témoignages récents sont aussi de la partie. Et ils sont nettement plus nuancés que ce que l'on pourrait s'attendre à entendre.

Une petite plongée dans l'historique des constructions de ces grands ensembles permet aussi de montrer que les écueils sont aussi nés de la volonté de construire vite et à moindre coût, ce qui n'était pas forcément compatible avec les projets audacieux livrés par des architectes idéalistes. Pour qui ignore tout des grands ensembles, c'est une vraie découverte et un puits de connaissances qui s'ouvre brusquement.

Un beau relai contre les préjugés

Avec un humour bienvenu, Paule Schwoerer, Sylvain Fontimpe et David Farjon font apparaître devant nous l'architecte **Émile Aillaud (1902-1988)**, sa cité de la Grande Borne à Grigny, puis ses habitants. C'est comme si les bâtiments en forme de vagues surgissaient devant nos yeux, avec les statues fantasques nées de l'imagination de l'architecte : les gros pigeons, un personnage ensablé. Et puis toutes les références grecques pour nommer rues et places : l'agora, le minotaure.

Dans **Ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est son manque de tendresse**, le trio désactive brillamment les principaux leviers de stigmatisation, démonte soigneusement la mise en épingle des faits divers que les médias survalorisent. Et le spectacle s'achève avec l'irruption sur le plateau d'une classe de collège de Fontaine D'Ouche, autre grand ensemble du côté de Dijon. Les collégiens à leur tour reconstituent l'organisation de leur quartier et lui donnent vie avec sincérité.

C'est une sacrée réussite que **Ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est son manque de tendresse** ! **La Cie Légendes Urbaines** se saisit d'une démarche intellectuelle comme matériau de cette pièce toute en finesse et en lumineuse intelligence.

## LE SOUFFLEUR

5 DÉCEMBRE 2016

**Poursuivant son exploration de l'environnement urbain et de notre rapport à lui, la compagnie Légendes urbaines livre ces jours-ci au Théâtre de Vanves sa dernière création. Son titre, *Ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est son manque de tendresse*, est emprunté aux propos de l'architecte Emile Aillaud, l'un des pionniers de la pensée et de la mise en œuvre de ce qu'on appelle les « grands ensembles », ces groupements de logements sortis de terre entre 1955 et 1975 environ. Ce théâtre, assez unique en son genre, témoigne d'un long et profond travail de recherche et d'investigation, dont la compagnie nous retranscrit l'essence et le parcours dans ce formidable spectacle.**

Au milieu d'un amoncellement de constructions mobiles en bois et plexiglass qu'ils déplaceront à loisirs et de livres piochés au rayon architecture, les trois acteurs (qui sont aussi les auteurs de cette création collective) déambulent et recueillent auprès du public disposé en trifrontal, des exemples de grands ensembles : la Cité radieuse à Marseille, les Choux-fleurs à Créteil, la Villeneuve à Grenoble, la cité du Mirail à Toulouse, etc, ça fuse. Le public captivé est alors convié à pénétrer dans ce qui ressemble à une recherche en cours – qui n'est qu'illusion car ils ont potassé vaillamment trois ans durant avant que le spectacle ne prenne forme.

Ensemble, ils naviguent dans ce qu'ils perçoivent des grands ensembles. Ce que cela signifie pour eux, les images que cela leur évoque, préjugés compris. A la lisière entre architecture et sociologie, ils s'interrogent et convoquent les propos d'architectes emblématiques de ce mouvement né de l'après-guerre et de l'impératif de reconstruction. Le deal était à la fois de loger un grand nombre de personnes en proche banlieue des grands centres urbains et de leur offrir des conditions de confort modernes. Les livres qu'ils ouvrent, nous donnent à entendre les mots d'un Le Corbusier et de sa Charte d'Athènes, d'un Emile Aillaud et de sa conceptualisation des « nouilles », dont la Grande Borne à Grigny est l'illustration parfaite. Très prolixes en mots et en théories, ils feront moins les fiers quand Paule leur annonce qu'elle a réservé sur Airbnb l'appartement d'un certain Abdelkrim à la Grande Borne où ils pourront, enfin, se confronter au lieu, à ce territoire et aux habitants qui y vivent, restés fantasmés tant qu'on y a pas mis les pieds.

Cela donne lieu à des scènes drôles et cocasses, car ils se perdent dans les méandres de la « nouille », rencontrent un homme un peu lunaire décrivant l'esprit des lieux, qui au grand damne de Paule leur apprend qu'il n'habite pas ici, il est une image d'Emile Aillaud lui-même (qui, on l'apprend, était convaincu que les classes sociales différentes ne peuvent vivre côte à côte et dans la même architecture). Plus tard un jeune homme les met en garde contre leur attitude suspecte (ils prennent des photos), on pourrait les prendre pour des flics, qui leur dit en substance « vous devriez partir, franchement je dis ça pour vous ». Leur découverte du lieu est un pivot de la pièce, là où le puzzle s'assemble et fait se rejoindre une multitude d'enjeux. Alors qu'on apprenait plus tôt que la politique des grands ensembles a aussi vu le jour par l'entremise d'un Francis Bouygues, PDG de l'entreprise de construction du même nom, qui a bâti son empire sur la conception du panneau de façade unique, produit à grande échelle et donc à moindre coût. Inadaptés à la forme courbe des nouilles imaginées par Aillaud, les panneaux finiront par rapidement se fendre et laisser l'eau s'infiltrer partout. L'errance des trois acteurs dans la Grande Borne s'allonge car Abdelkrim doit, avant qu'ils n'arrivent, réduire un problème de fuite...

On est proche ici d'un théâtre documentaire qui donne à voir les sources et n'hésite pas à citer ouvrages, architectes, politiques, ou à nous faire entendre les archives sonores d'habitants racontant leur vie dans ces grands ensembles et la désillusion : souvent, les grands ensembles sont le fait, au départ, d'utopies pour la vie urbaine. Avec le temps ces ZUP (zones à urbaniser en priorité) sont devenues des ZSP (zones à sécuriser en priorité). Ce triste constat est le résultat de politiques urbaines peut-être trop rapidement pensées, et trop vite rattrapées par la misère et la pauvreté de ceux qui vivent dans ces grands ensembles. On regrette peut-être un tout petit peu qu'un discours plus nuancé sur la vie dans ces espaces ne soit énoncé ou du moins évoqué, à savoir que ces quartiers peuvent aussi être des lieux de solidarité et d'entraide, et souvent des

endroits où le tissu associatif est développé et vecteur de lien social. On pense à ce sujet à la polémique engagée suite à un reportage d'Envoyé spécial sur la Villeneuve, dont les habitants se sont plaint, lequel dressait selon eux un portrait bien sombre de leur quartier et de leurs vies. Le théâtre de la compagnie Légendes urbaines est en plus d'être exigeant, généreux et didactique (dans le bon sens du terme, d'où l'on ressort grandi d'avoir appris), extrêmement inventif. Au gré de la précision de leur pensée et de leur appréhension des grands ensemble, c'est leur grand ensemble qui se dessine sur le plateau à l'aide des mobiles qu'ils placent et replacent, dont ils cherchent en quelque sorte à trouver l'harmonie et leur façon à eux d'y être. Le jeu d'acteur, qui s'impose dans une présence et une parole de chercheurs, d'explorateurs, laisse poindre à de multiples reprises de véritables moments de théâtre où l'on donne vie et voix à un Emile Aillaud « un peu perché », aux responsables politiques de l'époque ou à des habitants que l'on entend trop rarement. On notera également le dispositif technique ingénieux permettant aux acteurs d'envoyer la régie depuis le plateau, que l'on vous laisse découvrir en vous rendant au spectacle. En bref : on dit chapeau bas et on en veut encore.

*par Estelle Moulard-Delhay*

## PARISCOPE

8 décembre 2017

### Les Grands ensembles vus par la Compagnie Légendes Urbaines

**La Compagnie Légendes Urbaines vient présenter sa dernière création dans le cadre du Festival Impatience, au Cent-Quatre. L'occasion de découvrir une compagnie qui inscrit sa pratique au cœur de la cité, en interrogeant au plus près l'environnement dans lequel nous vivons.**

La Compagnie Légendes Urbaines aime les titres à rallonge, parce qu'ils ouvrent vers des récits infinis, comme s'ils ne s'arrêtaient jamais. La Compagnie Légendes Urbaines aime les titres à rallonge qui résonnent comme des énigmes, des curiosités, des appels d'air. La Compagnie Légendes Urbaines aime les titres-phrases avec leur architecture serpentine et leur mouvement mélodique. La Compagnie Légendes Urbaines porte bien son nom, elle qui s'intéresse de près (dans la pratique, le réel, le concret, le présent) et de loin (la documentation, la réflexion, l'Histoire) à l'au-delà du périph, la banlieue comme on l'appelle, avec ses cités, ses grands ensembles, ses zones dites à risque. La Compagnie Légendes Urbaines s'intéresse à la sémantique aussi, aux mots que l'on donne aux choses et à ce qu'ils signifient, leur connotation, leur portée imaginaire.

Après "Comme j'étais en quelque sorte amoureux de ces fleurs-là", qui s'interrogeait sur cette fameuse ligne de démarcation entre Paris et sa banlieue, cette frontière poreuse ou imperméable selon les cas et les points de vue, ce sas, zone de passage, dans un sens ou dans l'autre, David Farjon, directeur artistique de la compagnie, continue son exploration périurbaine, entouré de deux acolytes, Paule Schwoerer et Sylvain Fontimpe. Le spectacle, à l'instar du précédent, se construit comme une enquête, nourrie de sources documentaires, d'archives, de traces historico-sociologiques, et d'une mise en situation de nos trois compères, qui n'hésitent pas à aller à la rencontre de la réalité, celle des habitants, pour mieux envisager leur sujet sous divers angles. C'est ainsi qu'ils se frottent à la question tout autant architecturale que sociologique des grands ensembles, donnant à entendre la parole de ceux qui les ont conçus (la phrase titre a été prononcée par l'architecte Emile Aillaud, auteur de la grande borne de Grigny ou encore des Courtilières à Pantin) autant que de ceux qui y habitent. Il résulte de ce va-et-vient de points de vue, associé à leur réflexion collective, un spectacle en mouvement permanent, qui met en scène la quête elle-même, parvient à aborder un vrai sujet historique et de société sans tomber dans le didactisme, à faire théâtre de leur recherche.

La scénographie, simple, mobile et manipulable, est intelligente, les trois comédiens sont impeccables, on les sent engagés, sincères et actifs de leur propre rôle, et le trio fonctionne en un

équilibre idéal dans un rapport de grande proximité avec le public qui fait sens dans la cohérence de l'ensemble, de ce théâtre "environnemental" qui place le spectateur non pas "en face" mais "avec", dans une démarche citoyenne autant qu'artistique. Car il s'agit bien de théâtre et le caractère éminemment instructif et documentaire de l'affaire n'exclut pas l'irruption de l'humour et d'un imaginaire qui parvient à s'échapper de l'aspect terre à terre du sujet. En fin de compte, ce que les trois acteurs nous donnent à voir et à entendre, c'est une polyphonie de paroles et de regards qui miroitent les unes par rapport aux autres pour mieux questionner les enjeux (politiques, économiques, sociologiques, humains, urbains...) de ces constructions issues des grands chantiers urbains d'après-guerre, parties prenantes de l'Histoire de notre pays. Une proposition théâtrale qui ouvre des horizons de pensée. Plus jamais nous ne regarderons les grands ensembles de la même façon.

*Par Marie Plantin*

## **FRANCE CULTURE**

**LES CARNETS DE LA CRÉATION** par Aude Lavigne

### **David Farjon embrasse l'urbain**

24/05/2018

David Farjon est comédien et metteur en scène. A Dijon, à l'occasion du festival Théâtre en Mai, on peut découvrir sa pièce qui questionne les utopies architecturales qui ont fait naître les logements collectifs dans les périphéries urbaines.. De quoi ces quartiers dits "sensibles" sont-ils le nom ?

Avec sa compagnie **Légendes urbaines**, il présente **Ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est son manque de tendresse, du 27 au 29 mai au festival Théâtre en Mai à Dijon**, dont la 23ème se tient jusqu'au 03 juin au CDN Théâtre Dijon-Bourgogne. Une tentative scénique portée par trois acteurs-chercheurs-explorateurs qui se font tour à tour architectes, historiens et habitants d'une maquette modulable, pour répondre à une question urbaine : où se loge la tendresse, dans les grands ensembles ?

## L'OEIL D'OLIVIER

### Les utopies architecturales des cités HLM confrontées à la réalité

4 juin 2018

**Imagines comme des lieux de vie avec toutes les commodités, les grands ensembles urbains voient leur image se dégrader très vite face au quotidien, à la promiscuité et à la détérioration de matériaux de mauvaise qualité. En plongeant dans l'histoire architecturale des cités HLM, la Compagnie Légendes urbaines tente de reconstruire le fil de cette désillusion. Documentaire théâtral.**

Les trois comédiens attendent le public sur scène. Ils rangent le décor, fait de caisses de bois, de livres, tout en accueillant chacun d'un mot, d'une attention. Puis, **David Farjon** interroge l'auditoire sur ses connaissances des grands ensembles urbains, s'il en connaît les noms. Imperceptiblement, ce dialogue informel se structure. L'enquête au cœur de l'histoire architecturale de cette utopie d'après-guerre peut commencer.

Tels trois étudiants en architecture, nos trois artistes partent en quête d'informations, plongent corps et âme au cœur de ces grands ensembles urbains, conçus pour être les villes de demain. malfaçons, matériels de mauvaise qualité, promiscuité ont eu raison des belles utopies imaginées par **Ricardo Bofill** – quartier Antigone à Montpellier – ou par **Émile Aillaud** – quartier La Grande Borne à Grigny. Le rêve de créer une cité pratique répondant à tous les critères du tout-confort moderne a vite tourné court.

Mais derrière l'image médiatique dégradée de ces lieux de vie, le trio infernal décide d'aller à la rencontre de leurs habitants. Confrontant fiction, réalité et vécus, **Paule Schwoerer**, **Sylvain Fontimpe** et **David Farjon** esquissent un portrait plus mitigé que celui noir, sombre ancré dans l'inconscient collectif. Évidemment, tout est loin d'être rose, rien n'est idéal, mais au-delà des zones sensibles, les grands ensembles se révèlent des lieux de vie où la solidarité a pris le pas sur l'individualisme.

Construisant ce documentaire théâtral comme une enquête policière, **David Farjon** nous donne des clés pour mieux comprendre les tenants et aboutissants des imaginaires des uns, des préjugés des autres. Mettant en exergue les légendes urbaines, les récits périphériques d'un monde sous tension, nos trois artistes effritent petit à petit nos idées toutes faites, que les médias façonnent. Si l'on peut regretter l'intervention trop longue des jeunes d'une cité voisine, qui malgré une bienveillance tourne à la condescendance voire à la farce heureuse, ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est son manque de tendresse permet d'apporter un regard différent sur ces grands ensembles placés aux bordures des villes, à la marge. Captivant !

*Par Olivier Fregaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Dijon*